

ACADÉMIE DE BÉARN

Réception de M. René Colonel

Le 18 juin 2024

**Discours de bienvenue
de Monsieur Marc Ollivier,
Vice-président de l'Académie de Béarn**

Monsieur le Président,

Mesdames et Messieurs les Académiciens,

Mesdames, Messieurs,

Monsieur,

Le Savoyard que vous êtes a eu cette chance, vivre sa prime jeunesse avec comme horizon les montagnes - un point que vous avez en partage avec les Béarnais. Et ce qui n'est pas, chez vous, un mince attachement donne, sinon une clé de votre personnalité, du moins un fil conducteur pour vous suivre dans votre parcours – (si tant est que nos parcours soient autre chose que la

rencontre du hasard et de la nécessité...)

Vos racines ne vous ont pas empêché de bouger : vous êtes un homme de mouvement.

Après le lycée Vaugelas de Chambéry, et un bac C en poche, vous ne poursuivez pas sur le chemin tout tracé des classes préparatoires. Vous n'optez pas pour les sciences dites « exactes », mais pour les sciences humaines, plus précisément la psychologie. La discipline comble votre curiosité pour les complexités, voire les abîmes, de l'âme humaine. Mais, ainsi que vous me le confiez, vous ne vous voyiez pas en faire un métier.

A défaut de vous offrir un débouché, ces années d'études vous ont procuré une chance : rencontrer celle qui allait devenir votre épouse. Et avec elle, vous allez imprimer à votre parcours un de ces virages en épingle à cheveux que votre jeunesse négocie avec brio. Il faut dire que, tous les deux, vous exercez les fonctions de « pions » - de « surveillants d'internat », en langage administratif. Ce qui vous permet de financer vos études, mais aussi, le temps des vacances scolaires venu, de voyager. Vous appartenez à cette génération qui a eu le privilège de découvrir le monde durant l'époque bénie où les plus belles destinations n'étaient pas gâchées par le développement démesuré de « *cette industrie qui – selon l'académicien Jean Mistler - consiste à transporter des gens qui seraient mieux chez eux, dans des endroits qui seraient mieux sans eux* ».

Votre humeur vagabonde vous porte vers les pays scandinaves : Norvège, Finlande... Vous découvrez aussi l'Italie et les États-Unis : Rome et Florence, riches héritières de l'Antiquité et de la Renaissance ; New-York et Chicago, spectaculaires vitrines de la modernité urbaine. S'impose alors à vous l'orientation à donner à votre vie professionnelle ; et c'est une reconversion radicale : après votre maîtrise de psychologie, vous vous engagez - tous les deux - dans un nouveau parcours académique, à l'École d'architecture de Grenoble.

Diplôme en poche, vous allez passer un an à Sienne, à l'International Laboratory of Architecture and Urban Design. Puis - toujours l'Italie et les États-Unis ; l'héritage et l'innovation - vous partez pour Chicago. A l'Institut de Technologie de l'Illinois, comme chargé d'enseignement et de recherche dans son département d'architecture dénommé « Université Mies van der Rohe ».

C'est le *nec plus ultra* en matière de modernité ; comme l'indique le nom qu'elle s'est choisi - celui de l'architecte allemand qui fut son emblématique directeur ; et qui, avant de devoir quitter son pays et émigrer aux États-

Unis, dirigea la prestigieuse école des arts dite *Bauhaus*. Mies Van der Rohe, c'est le promoteur d'une architecture « minimaliste », à la devise parfaitement explicite - « *Moins, c'est plus !* » - ; ses principes constructifs, il les exprime de manière imagée : dans les bâtiments par lui conçus, l'ossature d'acier figure les os ; le béton, la chair ; les murs-rideaux de verre, la peau.

Vos années américaines se poursuivent : après Chicago, ce sera Milwaukee - comme professeur d'architecture adjoint à l'Université du Wisconsin.

Puis c'est le retour dans la mère patrie, et même dans la petite patrie. Votre tropisme montagnard vous rattrape. Vous exercez un temps en libéral. Courchevel vous recrute comme architecte conseil pour les aménagements à effectuer en vue des Jeux olympiques d'hiver, que la France accueille en 1992. Vous enseignez en parallèle dans l'école qui vous a formé, à Grenoble ; et, nouveau virage dans votre vie professionnelle, vous passez avec succès, tous les deux, le concours d'Architecte des Bâtiments de France.

Rappelons que l'ABF est principalement chargé de l'entretien et de la conservation des monuments protégés ; qu'à ce titre il monte les dossiers de restauration et s'assure de la réalisation des travaux selon les règles de l'art. Il est surtout connu du public pour veiller avec un zèle scrupuleux – que certains vont jusqu'à qualifier de « tatillon » - à la bonne insertion des travaux et constructions aux abords des monuments et au cœur des espaces protégés.

La plupart du temps, il s'agit plus de convaincre que de contraindre. Comme un épisode récent l'a montré : l'heureuse éviction de la monstrueuse excroissance qui déparait le boulevard des Pyrénées, ces grandes lettres blanches - P, A, U - qui ont dû, à la demande expresse de votre successeur, se faire plus discrètes en glissant dans un coin du square George V.

Votre autorité a longtemps reposé sur un pouvoir exorbitant du droit commun. Le législateur avait voulu, qu'afin de contrer la pression des intérêts, l'Architecte des Bâtiments de France soit investi d'un pouvoir indiscuté – qui, pour l'octroi des permis de construire, s'exprimait dans des décisions sans appel.

L'histoire en éclaire l'origine. Après l'épisode révolutionnaire - le vandalisme et la vente des Biens Nationaux - le patrimoine est ravagé. Des esprits clairvoyants, attachés à la continuité historique, font alors entendre leurs voix. « *Il faut qu'un cri universel appelle enfin la nouvelle France au secours de l'ancienne ... Il faut arrêter le marteau qui mutile la face du pays* » : ce cri , c'est Victor Hugo qui en 1825 le pousse - ainsi que le rappelait notre confrère Jean Marziou (dans le numéro 6 de la Revue de l'Académie). Se faisant le

porte-parole d'un mouvement d'opinion qui se dessine, pour lequel il n'est pas trop tard pour sauver ce qui subsiste, Hugo récidive en 1831, dans un texte qui fulmine une *Guerre aux démolisseurs*. Les pouvoirs publics se saisissent de la question. C'est dans ce contexte qu'est créé un poste d'Inspecteur général des Monuments historiques, confié à un écrivain également engagé en faveur de ce qui devient une grande cause nationale : Prosper Mérimée.

« *Arrêter le marteau* », vous avez eu l'occasion de le faire, en Savoie, en Charente, puis dans vos deux postes pyrénéens, Tarbes et Pau.

A Tarbes, vous persuadez les élus de ne pas détruire mais d'intégrer la chapelle des Pères de Garaison dans leur projet d'école de musique ; de même, à votre instigation, la chapelle des Sœurs de Saint-Fray sera préservée et fondue dans les nouveaux bâtiments d'une maison de retraite.

Votre sollicitude pour le patrimoine en danger ne s'arrête pas bien entendu aux seuls édifices religieux et bâtiments anciens. Votre avis pèse de manière décisive pour préserver l'esprit d'origine d'une station de ski du XX^e siècle, Piau-Engaly. Là ce sont des immeubles résidentiels, certes dégradés, mais jugés par vous dignes d'échapper à la démolition en raison de leur qualité de conception ; qualité assez rare dans ces années où la France découvrait le ski, ces « Trente Glorieuses » qui, pour ce qui concerne l'architecture, ne méritent pas vraiment cette dénomination.

Conçue comme un ensemble par ses maîtres d'œuvre, la station d'origine, composée de quatre bâtiments en arc-de-cercle, intégrés au paysage naturel, peut, sous cet angle, être rapproché de ce qu'on a fait de mieux à la même époque dans les Alpes - Charlotte Perriand aux Arcs, par exemple. Le combat fut long et rude, mais victorieux. Et, reconnaissance implicite de la pertinence de votre évaluation, la rénovation de ces constructions a suscité l'intérêt - et l'intervention - de Jean-Michel Wilmotte.

Dans les Pyrénées Atlantiques, votre dernier poste - pour fixer les idées - vous deviez veiller sur plus de 400 monuments historiques, inscrits ou classés. Les mesures que leur protection exige relèvent souvent de la gestion quotidienne. Il peut arriver que certaines, plus saillantes, s'en distinguent. Comme à Salies-de-Béarn, la sauvegarde de ce qu'il reste du Grand-Hôtel – sa façade ; ou, à Pau, le classement comme monument historique de l'église Saint-Martin – dont, relevons-le en passant, le maître d'œuvre - Émile Boeswillwald - fut le successeur immédiat de Mérimée comme Inspecteur général des Monuments Historiques.

Surtout, à Pau – et là l'opération est d'une toute autre ampleur pour la

protection du patrimoine urbain – vos conseils ont permis à la ville de saisir l'une des dernières opportunités qui se présentait de bénéficier de l'outil irremplaçable que représente, de ce point de vue, le secteur sauvegardé.

Lors de l'inauguration de l'école d'art et du Musée rénové, (par les bons soins de notre confrère François Lathelize), en vous remettant, les insignes de chevalier des Arts et Lettres, l'ancien ministre de la Culture, Jack Lang, exprimait bien la reconnaissance par l'État, de vos mérites.

Pour le Béarn, l'Académie le fait aujourd'hui, en vous accueillant en son sein ; elle dont les statuts font, de l'attention portée à la préservation du patrimoine, une des missions. A la préservation du patrimoine du Béarn, certains de nos anciens ont d'ailleurs vigoureusement contribué – je pense notamment à Raymond Ritter, pas seulement pour avoir relevé Morlanne, mais aussi pour son engagement public et vigoureux pour la défense du château de Montaner ou les remparts de Navarrenx.

Pour continuer ce combat, nous savons, René Colonel, que nous pouvons compter sur vous !

**Discours de remerciements
de Monsieur René Colonel,
nouvel académicien.**

Monsieur le Président, cher Parrain, Mesdames et Messieurs les Académiciens,

C'est avec beaucoup d'émotion que je me retrouve, aujourd'hui, parmi vous, et c'est peu dire que je mesure tout l'honneur que vous m'avez fait, en me permettant de m'asseoir à vos côtés, le col bientôt ceint de la « Marguerite de Navarre », symbole éminemment prestigieux de notre Académie.

Comme nous sommes sur des terres historiquement calvinistes, je dois confesser, sans malice, et dire, que je ne suis pas affilié à la prédestination ; mais, en me remémorant mon parcours professionnel, force est de constater que la détermination a probablement dû faire son œuvre.

Comme l'a parfaitement relaté Marc Olivier, mon très aimable et attentionné parrain d'adoption, je suis né dans la capitale des Ducs de Savoie et de Piémont Sardaigne, Chambéry, qui a vu naître Louise de Savoie, mère de François 1er et de Marguerite de Valois, grand-mère de Jeanne d'Albret, et donc arrière-grand-mère d'Henri IV.

Et c'est dans cette belle capitale européenne, que j'ai grandi, sous les bons hospices des montagnes alpines, à une époque, pas si lointaine, où les hivers entaient rigoureux, et la neige abondante. Devenu adulte, j'ai quitté le monde des Sciences et des Techniques pour entrer dans le monde des Arts et de la Culture ;ce fut un choc !....et ma carrière professionnelle a fait de moi, en quelque sorte, un voyageur , voyageur épris de redécouvrir l'histoire de France, comme de rencontrer de nouveaux paysages, de nouveaux visages : et si je peux vous faire une confidence, le plus beau, et le plus emblématique de ces visages, a été, sans conteste, celui de mon épouse bien aimée, Janine, que j'ai croisé et, que je n'ai plus quitté. Et si je suis ici, aujourd'hui, c'est certainement grâce à elle que je le dois, et je l'en remercie mille fois ; aussi, en cette journée solennelle, je tenais à le lui re- dire, avec tous les sentiments que je lui laisse le soin d'imaginer.

Alors, ensemble, le concours d'Architecte des Bâtiments de France réussi, nous partîmes sur les routes de France, émerveillés par les beautés de nos départements respectifs. Et puis la fatalité, la sollicitude d'un Préfet, d'aucun dirait le destin, nous amena dans ces belles Pyrénées, et plus particulièrement dans ce Béarn accueillant et attachant. Alors, comme nous y retrouvions l'air vivifiant et tonique des montagnes, à l'instar de nos Alpes natales, nous avons tout simplement posé nos valises, ici, définitivement (avec nos trois enfants, Charles, Marie Joséphine et Pierre Henri, qui m'ont fait la surprise, et la joie, de venir, aujourd'hui, à mes cotes pour cette belle cérémonie).

Finalement, vous pourriez dire, que le destin de l'histoire ne pouvait, depuis ma Savoie natale, que me conduire vers les terres Béarnaises, cette destinée ne pouvait que me conduire depuis Louise de Savoie, jusqu'à Jeanne

d'Albret, qui, comme le rappelait Agrippa d'Aubigné, avaient « un esprit, assez puissant, pour diriger, les plus hautes affaires ».

ELOGE À JEAN POULIT

Aussi, me retrouver au milieu de vous, doctes Académiciens et Académiciennes, ne peut que me remplir de bonheur et m'oblige, bien sûr, m'oblige d'être le digne successeur de mes éminents prédécesseurs qui ont fait briller ce beau « fauteuil n° 08 ».

Alors comment ne pas se remémorer Amin Maalouf, dans son non moins célèbre Fauteuil sur la Seine : de cette unité de Lieu, qu'est l'Académie, se déploie autant de visages qui parlent de l'histoire des Hommes : depuis Jacques Doloris, médecin et homme politique, se sont succédés à ce fauteuil, Jean Labre, officier de marine, Suzanne Vincent-Ducastaing, poète, Olivier Caudron, Archiviste Paléographe, et Jean Poulit, Ingénieur. Mais comme je me permets de faire une exception à la bienséance, je vais reporter, ultérieurement, l'hommage à mes illustres prédécesseurs, pour me concentrer sur celui qui me lie à lui, par une « filiation » intellectuelle et régaliennne : Jean Poulit.

Évidemment, vouloir résumer, en quelques lignes, la vie personnelle et professionnelle de Jean Pouliot, tant celle-ci est riche, ne peut tenir que de la gageure. Aussi je vous proposerais quelques épisodes marquants, choisis parmi son brillant parcours.

Comme beaucoup de Grands Hommes, il reçut la belle formation de Polytechnique, et de l'École Nationale des Ponts et Chaussées ; puis cet « X-Ponts » choisit la carrière de la fonction publique pour servir l'intérêt Général, d'abord comme Directeur Régional de l'Équipement et des Transports. Après l'élaboration du Grand Schéma de Transport pour l'Ile de France, ce grand Serviteur de l'État conduisit la prospective pour la liaison « espagno-paloise » du TGV Atlantique.

Entre temps, à la tête de l'IGN (Institut Géographique National), Jean Poulit démontra la perspicacité et la force des Cartes de Performances Économiques et Naturelles des Territoires : « les territoires commodément accessibles s'épanouissent en créant efficacité et richesses ». On pourrait rappeler son grand aphorisme préféré qui conduisit toute sa vie : « On est plus efficace, entouré de talents, qu'isolé ». Derrière son bon-sens d'ingénieur et de Progressiste, se profilait sa vision d'Humaniste.

Cette confiance dans le Progrès technique, portant la condition de l'Émancipation, du Bonheur n'est pas sans rappeler le « Positivism » d'Auguste Comte : une société où règnent l'intérêt général, l'esprit

d'entreprise, la solidarité, la liberté (et la paix) a été adoptée en cette deuxième moitié du XIX siècle par beaucoup d'industriels, de politiques, d'économistes et de scientifiques. Cette utopie sociale, saint-simonienne, qui s'est quelque peu prolongée dans le XX siècle, a nourri nombre de polytechniciens ; et peut être peut-on se demander ? si elle n'a pas ouvert des interrogations chez Jean Poulit, lors de sa formation à l' « X » ?

Talentueux ingénieur, jonglant avec les chiffres, le calcul infinitésimal et les probabilités, Jean Poulit aimait démontrer le bien-fondé de ses politiques d'aménagement, en particulier pour le grand plan d'Ile de France des années 70 : le retour sur investissement légitimait ses propositions. Investir alors dans les voiries rapides ne demandait que trois années d'amortissement, alors qu'investir dans les transports collectifs induisait plus de six années.

Mais signes des temps, l'individualisme, l'envol des prix des énergies fossiles, la prééminence nouvelle de l'écologie, et les questions de la sauvegarde de notre planète propre du XXI siècle ré-orientèrent sa vision « positiviste » et « moderniste » du XX siècle.

Démontrant, toujours avec brio et intelligence, que les infrastructures ferroviaires à grande vitesse sont essentielles aux Agglomérations, il vu celles-ci comme de véritables communautés de progrès économique et social : Les grands projet d'infrastructures intermodales étaient ainsi lancés, liants TGV, Autoroutes et Aéroports, Transports publics, et plus tard, transports doux : les plateformes inter-cités multi-modales étaient nées.

Mais son plaidoyer pour les bienfaits du progrès « ne pouvait se concevoir que dans la perspective d'un accroissement du bien-être de l'Homme », se plaisait-il à dire. « Et sans oublier le respect de l'Environnement », il porta avec conviction le projet européen de la liaison ferrée à grande vitesse, entre les trois métropoles que sont Bordeaux, Toulouse et Saragosse, intégrant ainsi Pau.

Pau, et son Béarn natal qu'il chérissait, le faisait souvent revenir dans les belles Pyrénées de sa jeunesse ; il aimait à venir, comme il disait, « se ressourcer » à Gourette et Cauterets, se promener dans la vallée du Marada, longer l'été les bords du Lac de Gaube, gravir l'hiver le Petit Vignemale à ski, bref se retrouver avec lui-même et la grande Nature. D'ailleurs, ne disait-il pas que, « lors de certaines grandes journées de travail fatigantes et éprouvantes, je retrouvais la sérénité en pensant au Pic du Midi d'Ossau ».

Alors, en s'asseyant sur ce fauteuil numéroté huit, comment, ne pas rendre hommage, à Jean Poulit, qu'admirait Max Moreau au travers de « ses yeux vifs aux iris noirs, à l'intelligence pénétrante, au dynamisme exceptionnel, et à l'habileté béarnaise ».

Aussi, la destinée aura voulu que je retrouve, en ce grand Serviteur de l'État, une admiration pour l'Homme exceptionnel qu'il est ; comme une nouvelle « filiation » de Maître à Élève, portée par l'esprit inhérent à ce fauteuil n° 08 de notre belle Académie de Béarn, je ne voulais pas oublier les affinités particulières que , modestement, je partage avec Jean Poulit : naître dans un terroir de montagnes ; partir d' une formation de base scientifique et admirer les théorèmes de Fermat, Leibniz et Newton; servir l'État dans le même Ministère d'alors, celui du grand Ministère de l'Équipement ; participer à l'Aménagement du Territoire en améliorant la vie au quotidien de nos concitoyens; travailler à la valorisation de nos paysages naturels et urbains ; partager l'amour des Montagnes et de la vie rude des montagnards ; œuvrer sans relâche pour la mise en valeur de nos cœur de Villes ; lancer la création des zones piétonnes inhérentes aux Secteurs Sauvegardés de nos Villes Historiques ; chérir la passion de notre métier ; et surtout comme sait le rappeler l'ancien Chef d'État-Major des Armées, le Général François Lecointre :

« Faire passer la destinée collective avant son destin personnel »

ENTRE TRADITION ET MODERNITÉ, PAU PARANGON DE LA CULTURE BÉARNAISE

« La Culture, c'est ce qui fait de l'Homme autre chose qu'un simple accident de la Nature », André Malraux.

Pau est toujours corrélé à des superlatifs ou des spécificités qui lui sont propres : Pau Ville des Jardins, Pau Ville du Roi Henri, Pau Ville d'Art et d'Histoire, Pau Ville Paysage, Pau Ville de la Villégiature Anglaise, Pau Capitale du Royaume de France et de Navarre, Pau Ville Balcon des Pyrénées,

Mais à scruter plus en détail cette Cité, Pau recèle évidemment des bâtiments remarquables, de tous les styles et de toutes les époques :

La période médiévale, marquée par sa forteresse sur son éperon naturel, avec la Tour Mazères, la Tour Montausier, et le Donjon Fébus ; la période Renaissance, avec son escalier « françois », et ses médaillons sculptés dans la cour du chateau, typiques de ce XVI siècle en ébullition; Puis le délicat Hotel de Peyré de cette fin du Grand Siècle ; Ensuite la Maison Bernadotte et ce haut lieu de pouvoir dès ses origines, à savoir ce beau Parlement de Navarre, ré-édifié en 1722, dans lequel nous sommes heureux, et honorés (Eric Rey-Bèthbéder et moi-même) , de nous retrouver ici, aujourd'hui, parmi vous, Monsieur le Président, et Mesdames et Messieurs les Membres

de cette noble et distinguée Académie de Béarn. N'oublions pas que le XIX siècle a donné naissance aux gares, à cette architecture de fer qui venait contrebalancer l'architecture « Néo-gothique » que sont les belles églises Saint Martin et Saint Jacques, sans oublier le palais de Justice « Néo-classique ». Enfin la Modernité du XX eme démarre avec les « Galeries Modernes », ses verrières, sa structure métallique à la Eiffel et son décor de façade « Beaux-Arts » ; voila donc le siècle du Béton Armé bien enraciné, avec les Halles Freyssinet-Sernam, mais aussi avec la fameuse « Maison aux Colonnes » , son guillochis de roses cubistes et son admirable fronton en bas-relief, typique de cette remarquable période « Art Déco », sans oublier le très beau Musée des Beaux-Arts finement restauré par notre ami et architecte François Lathelize. Enfin Dufau-Tourasse, représentatif de l'architecture et de l'urbanisme « néo-corbuséen » des année 60, ce Grand Ensemble, conçu par André Remondet (1908-1998), Grand Prix de Rome, B.C.P.N, et membre de l'Académie des Beaux- Arts, précède l'édification de l'Hotel du Département, architecture d'Eau, de Verre et de Pierres d'Arudy.

La « typologie architecturale » étant, avec la « morphologie urbaine », les deux constituants de la Ville en général, et de Pau en particulier, je vous propose de porter notre regard, non pas sur les volumes ou les masses que sont ces Architectures Remarquables Béarnaises, mais sur les vides qui les bordent ou les entourent; bref, portons notre regard, non plus sur les bâtiments « privés », mais sur l'espace « public » : espace de la sociabilité, aux formes multiples, et composé principalement de places et de ruesoù la Modernité côtoie la Tradition, l'une enrichissant l'autre.

Je vous propose donc de ne retenir que trois places urbaines paloises. Bien que toutes différentes dans leur destination et leur fonction, elles ont toutes trois points en commun :

Le premier point commun est caractérisé par la géométrie euclidienne, géométrie comme matrice de ces places publiques : la géométrie se décline principalement suivant les trois figures platoniciennes que sont le cercle (ou l' ellipse qu'utilisa F. Flamichon en 1784 pour son projet de la place Gramont) , le triangle, et le carré (que le nombre d'or transforme en rectangle) : la géométrie constitue donc à la fois la qualité de ces trois espaces d'urbanité, mais aussi le caractère et l'identité même de ces trois Places.

Le deuxième point commun de ces trois places urbaines paloises réside dans leur « orientation » : toutes les trois sont ordonnées suivant un grand axe de composition Nord-Sud, et possèdent en plus cette qualité de places « ouvertes » au Sud formant un « U », ouvertes sur le grand paysage naturel, perspective grandiose avec les Pyrénées comme « point de fuite » pictural.

Vous les avez, bien sûr , toutes et tous, reconnues ?..... la Place Royale, la Place Saint Martin et la Place dénommée Square Georges V.

La Place Royale :

Depuis ses origines, la vie militaire, religieuse et politique de Pau était établie dans le quartier du château. Puis au début du XVII^e siècle, l'essor urbain et les implantations des nouvelles congrégations religieuses vont déplacer les limites de la ville vers l'Est, et son centre de gravité va trouver sa nouvelle assise. Suite à la révocation, le 18 octobre 1685, de l'Edit de Nantes, il convenait d'offrir à la ville une nouvelle église paroissiale qui magnifierait autant le culte catholique que la royauté : la construction de cette église, placée sous le double symbole monarchique et religieux de Saint Louis, est donc lancée dès l'année 1686. Il convenait également d'honorer le Roi par l'édification en 1697 d'une statue du Roi, et, pour servir d'écrin à celle-ci, on décida de créer une « Place » digne de ce nom : la « Place Royale ».

Les Etats de Béarn font donc l'acquisition des terrains nécessaires à ce projet structurant : promenade plantée d'ormes et de tilleuls, cette Place centrale de Pau offrait donc, à l'Eglise Saint Louis, un parvis d'une soixante de mètre de longueur (la moitié de notre Place Royale actuelle), au milieu duquel trônait la statue pédestre du Roi Louis XIV, dessinée par Girardon, sculpteur du Roi. Les vicissitudes du temps et la Révolution faisant son oeuvre, la place fut destituée de sa statue pour laisser libre cours aux diverses festivités et marchés.

Et c'est lors de son passage à Pau, en 1808, que Napoléon 1er décréta la reprise des travaux de l'Eglise Saint-Louis, avec en parallèle la destruction du haut mur méridional fermant la place, pour ouvrir ainsi la ville sur les Pyrénées : de cette vision prophétique était créée la Place Bonaparte, ou « Promenade Bonaparte », qui marquait ainsi « l'ouverture d'esprit » de ce début XIX sur la Nature, où la Montagne, lieu de tous les tourments, devenait progressivement lieu de conquêtes, de découvertes, d'émerveillement, d'étude avec le Pyrénéisme naissant de Louis Ramond de Carbonnières.

Et pour le grand voyageur et stratège militaire qu'était Bonaparte, on peut émettre l'hypothèse qu'il n'a pas pu, en parcourant Pau, ce jour du 22 juillet 1808, ne pas rêver et se remémorer la figure archétypale de la Piazza del Campidolio de Rome ... ?

Place du Pouvoir, mais aussi de la grande histoire des Places du XVI^e siècle, il revient à Michel- Ange, puis à Giacomo della Porta, de restructurer la Place du Capitole : Sur un plan ouvert à trois cotés, ils réorganisent la

symbolique « Caput Mundi », cette Capitale du Monde, cette place mythique avec son pavement bombé en étoiles à douze branches entrelacées, que domine la statue équestre de Marc Aurèle. Cette Place en « U », organisée depuis le Palais Sénatorial pré-existant (l'un des plus ancien Hotel de Ville du monde /1144)), est délimitée sur ses cotés latéraux par deux élégants palais Renaissance.

A la qualité de la forme géométrique en « U » de cette Place, s'ajoute celle de son ouverture sur le grand paysage, le très grand paysage: cette Place s'ouvre matériellement et symboliquement, à Rome et à l'Univers, nous pourrions dire qu'elle s'ouvre « Urbi et Orbi ».

Si nous pouvons trouver une certaine « analogie » hypothétique, entre cette place du Capitole de Rome et notre Place Royale de Pau, il convient de revenir dans le déroulé de notre histoire béarnaise :

Re-transformée sur sa partie septentrionale, la Place Royale s'embellie. Rappelons que 1843 vit, dans une belle mise en scène , l'inauguration d'une nouvelle statue fédératrice, celle du Bon Roi Henri, regardant, non pas les Pyrénées, mais, avec sa bienveillance protectrice et son sourire malicieux, le devenir de l'Eglise Saint-Louis .

Bien qu'élément stratégique de la Contre-Réforme, ce bâtiment religieux n'arriva pas à être achevé. Des projets civils de restructuration de l'édifice se succédèrent et aboutirent à un programme quelque peu novateur, audacieux, décrit comme d'une grande « Modernité » : sur les ruines de l'Eglise, et à sa fonction spirituelle et religieuse initiale, on proposa en 1860 un programme entremêlant savamment quatre nouvelles fonctions dans un seul et même édifice:

- la fonction commerciale , avec « ses cinq boutiques » en rez de chaussée sur la Place,
- la fonction culturelle, portée par le « Grand Théâtre », à la mode d'alors, c'est à dire « à l'italienne », et ses coulisses enchevêtrées dans le reste du choeur préservé de Saint-Louis.
- la fonction divertissement, portée par la création d'une « Salle de Bal » et de « Concerts ».
- la fonction sociale, du « Grand Escalier d'Honneur », de la « Cour couverte » et divers « salons ».

L'ensemble de ces fonctions est savamment organisé derrière une façade ordonnée néo-renaissance, type Second Empire. Cette composition architecturale est coiffé par un fronton brisé central que se partagent , probablement, Euterpe, muse de la Musique et Caliope, muse de la Poésie ; ces allégories, dominant l'ensemble, sont supportées par deux élégantes

caryatides que sont Terpsichore, muse de la Danse et Thalie, muse de la Comédie. Cette dernière nous rappelant immanquablement la devise antique « castigat ridendo mores » , ce véritable complexe multifonctionnel, qu'est ce Théâtre Saint Louis, fut inauguré le 18 décembre 1862.

On rajouta une cinquième fonction, lors de son rachat par la Mairie en 1876, à savoir la fonction civique et édilitaire, qui regroupait, au piano nobile, le « Bureau du Maire », la « Mairie » et sa « Salle du Conseil Municipal ».

Disposés élégamment suivant le grand axe nord-sud de la composition architecturale de ce bâtiment, vient la scène, ses décors feints, l'orchestre, le parterre, les galeries et balcons du Théâtre ; puis arrive le Vestibule-Atrium et son Grand Escalier d'Honneur, lieu de la présentation sociale par excellence ; et enfin, point d'aboutissement, la loggia ou Grand Foyer à l'étage ; ce deuxième espace de représentation initial est devenu le bureau des Maires successifs, avec son Balcon d'Honneur qui ouvre évidemment sur la place Royale.

Comme on savait le faire au Second Empire, les deux extrémités de cette composition architecturale complexe mais raffinée, véritable bijoux de la mise en scène sociétale d'hier, ne proposent t-elles pas, symboliquement, la Représentation du Pouvoir ou la Comédie du Pouvoir ? autant depuis la scène du Théâtre, que depuis le Grand Escalier intérieur, que depuis la place Royale.

Cette Place Royale, avec son « panorama » très prisé des visiteurs étrangers qui commencent à fréquenter Pau dès le milieu du XIX, son bon air et sa douceur hivernale, cette première place « ouverte » de Pau, va ainsi donner naissance à une seconde place , elle même ouverte sur les cimes pyrénéennes, à savoir la Place Saint Martin :

La place Saint Martin :

La particularité de cette place ne résidera pas dans le « vide » d'une place urbaine offerte à la promenade et la pérégrination, mais bien dans sa fonction particulière d' écriin au monument central que sera la nouvelle l'Eglise Saint Martin. En effet, l'accroissement de la population paloise au XIX- XX siècle, (qui passera de 10.811 habitants en 1817 à 83.790 habitants en 1982) conduit les édiles à rechercher un emplacement idéal, entre le Château et la Place Royale, pour une vaste église capable d'accueillir les palois lors des grandes cérémonies religieuses.

L'Eglise Saint Martin va être l'enjeu du débat du choix stylistique, et verra la victoire de la théorie architecturale à la mode de Viollet-Le-Duc. Un de ses élèves se verra donc confier la conception et la réalisation: E.

Boeswillwald, architecte érudit et reconnu, Inspecteur Général des Monuments Historiques, va proposer un édifice en croix latine, à trois vaisseaux et tour lanterne porche, suivant le modèle des bâtiments gothiques du XIII^e siècle. La première pierre de l'église sera posée le 22 mai 1863, et celle-ci sera inaugurée et consacrée le 21 décembre 1871. Le grand axe de l'Eglise se superposant au grand axe Nord-Sud de la Place, l'édifice religieux ne sera donc liturgiquement pas « orientée ». L'imaginaire portée par cette Place avec son Eglise comme point de fuite de la Ville Perspective peut probablement trouver sa figure archétypale de référence dans la fin du Quattrocento , avec « Urbino ou la Ville Idéale » de Piero Della Francesca.

La simplicité fonctionnelle du plan architectural, l'excellence du programme décoratif, la perfection et la bonne conservation des peintures murales, le dessin complet du mobilier, le motif des vitraux, et la cohérence de l'ensemble font de cet édifice remarquable une œuvre d'art totale, et un rare témoignage complet du néo-gothique propre à ce XIX^e siècle . Celui-ci sera classée au titre des Monuments Historiques le 27 avril 2021.

Cette deuxième place « ouverte » de Pau, va ainsi donner naissance à une troisième place , elle -même ouverte sur les cimes pyrénéennes, à savoir le Square Georges V :

Le Square Georges V : point d'orgue d'une « séquence urbaine » remarquable.

Les pratiques hivernales de Villégiature cédant le pas aux usages estivaux, l'Entre-deux-guerres est, pour Pau, l'émergence d'un foisonnement de projets, tant culturels que sociaux, tant urbanistiques que sportifs, Et l'arrivée d'un projet novateur va déplacer le centre de gravité de Pau vers l'Est : la démolition du couvent des Ursulines, et le déplacement des Halles, vont permettre la création d'une « séquence urbaine » quintuple et structurante, tout à fait exceptionnelle dans ses dimensions et ses ambitions, enchaînant ainsi la nouvelle « Place Clemenceau » (1931) au nouveau complexe commercial du « Palais des Pyrénées » (1929), prolongé lui-même par « l'Avenue Aragon » (1928) qui s'ouvre sur le « Square Georges V » avec ses deux jardins dénommé les « Jardins d'Aragon » (1933), en balcon sur les Pyrénées aux cimes enneigées : Remarquable Modernité et grand geste d'Architecture et d'Urbanité.

Symbole des années Trente, et suivant la cohérence donnée par le grand Axe Nord-Sud et le savoir faire des architectes de cette époque, cette composition urbaine est d'une symétrie presque parfaite, alliant savamment le Végétal au Minéral.

Véritable Centre commercial avant l'heure, le « Palais des Pyrénées » devient le nouveau Centre de Pau . Composition somme toute « traditionnelle », avec son plan centré organisé autour d'une croix grecque et atrium central ; mais la structure en béton armé, la lumière naturelle inondant les 80 boutiques, l'atrium coiffé d'une coupole en dalles de verre translucide, les formes pures, les façades sans décors ni sculptures, conféraient bien à l'ensemble son label « d'Architecture Moderne ». Par son programme novateur mêlant commerces, salle des fêtes, cinéma, salle de jeux et dancing, le Palais des Pyrénées annonçait une nouvelle société. Et par sa dénomination, ce Palais du XX siècle conférait, aussi bien à Pau qu'aux Pyrénées béarnaises, ce caractère avant gardiste de la Modernité. Mais cet obstacle majeur bloquant la perspective sur les Pyrénées entraîna, en 1957, la restructuration de cet ensemble bâti, en démolissant toute la partie centrale, pour laisser la vue filer sur les montagnes: l'heure n'était plus à « l'objet architectural » génial, mais à la redécouverte du caractère intrinsèque de la Ville que sont les « formes urbaines » et les « espaces publics », mais aussi à l'ouverture sur la nature et le grand paysage des Pyrénées.

Cette restructuration a ainsi permis de retrouver toute la signification du grand axe originel , tant visuel que piéton, et son aboutissement sur notre place dénommée Square Georges V. Ce Square, qui est urbanistiquement une Place, possède les mêmes points communs ou dénominateurs communs avec les deux autres places précédemment étudiées.

En effet, le choix d'un demi octogone comme forme urbaine, et son caractère de place, non pas fermée, mais ouverte sur les Pyrénées, confèrent à cette place, son identité particulière et son appartenance à la famille des trois places méridionales paloises. Encadré à l'ouest par le « Palais d'Aragon », et à l'Est par le « Palais d'Ossau », le Square Georges V (dénommé « Jardins d'Aragon » et dessiné par talentueux paysagiste Louis Decorges) donnait ainsi à Pau, au Béarn et à la France, un de ses premier jardin Art Déco français (qui a malheureusement disparu aujourd'hui) où vue, ouïe, odorat, toucher, mosaïque, bassin, arbres boules métamorphosaient l'art des jardins .

L'excellence de cette place provient également de ses deux bâtiments précédemment cités, à savoir le « Palais d'Aragon » (1929 / 1946) à l'ouest, et le « Palais d' Ossau » (1936 et 2012) à l'Est .

Le Palais d'Aragon :

Avec ses fortes toitures béarnaises en tuiles picon, ses nombreuses lucarnes à croupes, sa galerie supérieure, sa frise de galets du Gave, ce bâtiment dit néo-normand (sans ses colombages) prend ses sources manifestement à l'Hotel Normandy ou au Royal Hotel de Deauville, mais aussi dans le Béarn.

Bien que cette architecture soit de type « Régionaliste » plus ou moins ancré dans son terroir (somewhere), elle témoigne d' un mouvement de la fin du XIX et du début du XX siècle opposé au mouvement « Moderne » porté par l'élite internationaliste (anywhere) : ces deux figures, en face à face, témoignent des deux courants de l'histoire de l'architecture du XX siècle, dont le Palais d'Ossau a toute sa part.

Le Palais d'Ossau :

Ce Palais, initialement dénommé « Palace d'Ossau », représente l'autre face du Square Aragon, et porte le vocabulaire comme la grammaire de l'autre courant architectural de ce XX siècle, dit courant « moderne ». Cette modernité va de pair avec les trois grands principes « hygiénistes » des Villes Climatiques : grand air, abondance de lumière naturelle , et terrasses-balcons généreux (pour profiter de la vue panoramique sur les Pyrénées).

Toiture terrasse conçue comme un vaste solarium, avec une vue époustouflante sur les Pyrénées, bordée d'une rambarde tubulaire continue , évoquant le bastingage des Transatlantiques, pergolas en béton armé pour l'ombre, façades blanches, large baies vitrées, hublots de bateaux, coursives en saillie et en porte-à-faux, balcons semi-circulaires comme rotule d'articulation des volumes géométriques, longues lignes horizontales, tout ce vocabulaire et cette rhétorique, du style « Paquebot » ou « Streamline Moderne » des Années Trente, constituent l'architecture remarquable et remarquée du versant Est du Square Aragon.

Etape dans la « Modernité » de Pau, et sachant honorer la « Tradition », cette place Art Déco, dit Georges V, plonge ses racines dans l'histoire, dans une succession de grandes pages de la Modernité : et on pourrait utilement regarder la filiation de notre « Square Georges V » avec une place urbaine archétypale s'ouvrant sur un fleuve, place qui n'est , comme disait Victor Hugo « simplement qu'une moitié de la Place Vendôme ! » à savoir la Place de la Bourse de Bordeaux .

Cette Place « Moderne » et « modèle », issue de la querelle des Anciens (Boileau) et des Modernes (Perrault), cette place dénommée antérieurement Place Royale, a été conçue et réalisée à partir de 1735 par le grand Jacques Gabriel, Premier Architecte du Roi, Directeur de l'Académie d'Architecture, et Premier Ingénieur des Ponts et Chaussées de France . Elle fut terminée en 1755 par son fils, Ange-Jacques Gabriel, non moins Premier Architecte du Roi, et auteur entre autre de la Place de la Concorde, place d'une « Modernité exemplaire » en son temps.

La modernité à Pau ne fut pas, non plus, en reste à la fin du XIX siècle ; un projet d'embellissement de la Ville modifia radicalement l'image et le statut

de Pau : on donna ainsi un troisième point commun à nos trois places précédemment citées : on relia la Place Royale à la Place Saint Martin et à la Place d'Aragon.

Traversant Pau en 1808, comme nous l'avions déjà évoqué, Napoléon 1er avait dessiné et décrété l'idée novatrice d'une ouverture de la Ville sur son Grand Paysage que sont les Pyrénées. Retourner comme un gant, sur l'extérieur, la ville, initialement introvertie, prit son temps.

Un médecin écossais, Alexander Taylor, publia, en 1842, son traité intitulé « de l'influence curative du climat de Pau et des eaux minérales des Pyrénées » : traité qui contribua à propulser la Ville de Pau comme Villégiature incontournable pour la société mondaine européenne et américaine aisée et amatrice de divertissement et de promenades. Alors en 1854, on aménagea une « terrasse » dans le prolongement Ouest de la Place Royale. Puis en 1872, le « Boulevard du Midi » reliant la « terrasse » à la Place Saint Martin fut finalement achevé, concomitamment à l'inauguration du nouvel Hotel-Palace Gassion.

Le Boulevard des Pyrénées :

Puis dans son rapport d'avril 1891, l'Ingénieur en Chef des Promenades et Plantations de Paris, Jean Charles Alphand, proposa un projet global d'embellissement de la Ville, car « il manque à Pau la promenade des Anglais de Nice » déclarat-il. Imaginer une « Promenade » reliant le Parc Beaumont au Golf de Billère créerait ainsi une attractivité sans pareil.

Alors débute, en 1894, la construction de la partie Est de cette « Promenade » qui incorpore la « Petite Provence », petit salon de verdure ombragé d'alors : Ainsi naît le « Boulevard des Pyrénées ». Prouesse réalisée par cet Ingénieur talentueux du Second Empire, expérimenté et reconnu comme l'un des principaux architectes du Paris d'Haussmann : l'idée d'Alphand de poser longitudinalement un tablier de pont, reposant à moitié sur le grand talus sud, à moitié sur un viaduc porté par quarante neuf piles, était la solution aussi bien novatrice que traditionnelle, aussi bien technique qu'esthétique. Il est vrai que la formation académique d'Alphand, comme Polytechnicien et comme Ingénieur des Ponts et Chaussées, passait par l'étude du Vitruve, qui rappelait, dans son « De Architectura » les trois vertus nécessaires et indissociables de toute construction : « Utilitas, Firmitas, Vénustas », vertus qui président bien à cette nouvelle « Promenade ».

En 1898, on poursuivit les travaux à l'Ouest, reliant ainsi le Parc Beaumont et son Palmarium du Palais d'Hiver au Château. Et ainsi la Place Royale, la Place Saint Martin et la Place d'Aragon se relièrent grâce à cette nouvelle

artère, ou plutôt nouvelle colonne vertébrale qu'est ce Boulevard des Pyrénées.

Ce boulevard amena une nouvelle façon d'appréhender la Ville Haute et son Paysage à 180 degrés : comme un tableau de peinture composé selon les lois de la perspective aérienne, à la Léonard de Vinci ; le premier plan, qu'est la scène du théâtre humain, avec sa belle balustrade de fonte, s'ouvre en contre-plongée sur le deuxième plan pictural qu'est le Gave de Pau, effervescent, chatoyant et coloré , puis amène notre focale vers les « Horizons Palois », troisième plan , légèrement plus évanescent, qui naturellement conduit notre regard vers le Vignemale et les cimes altières et enneigées des Pyrénées, quatrième plan de ce théâtre qui s'ouvre enfin sur le cinquième plan , comme fond de scène, sur l'infini bleu du ciel des Pyrénées.

Ce Boulevard des Pyrénées, révèle le « Genius Loci », ce génie du lieu qui se cachait derrière la complexité et les contraintes du site, et que l'intelligence et la sensibilité des Hommes ont su transformer en opportunités : ainsi, dans l'incessant ballet entre Tradition et Modernité, naissait Pau « Ville Belvédère », et ce formidable panorama, qui fera dire à Alphonse de Lamartine :

« Pau est la plus belle vue de terre comme Naples est la plus belle vue de mer ».

Bibliographie sommaire :

Beaux Arts : Hotel de la Marine

A.Blunt : Art and Architecture in France : 1500-1700

G.Coze : Pau, du Château à la Ville

C. De Seta : Le città nella storia d'Italia : Roma

M.Fabre : Pau, pas à pas

R. Krier : Urban Space

S Lavaud et E. Jean-Courret : Atlas Historique des Villes de France F.Loyer : le Siècle de l'Industrie

C.Perrault : les dix livres d'architecture de Vitruve